

Place aux livres

Number 113, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68952ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2013). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (113), 52–58.

Jacques Saint-Pierre. *Laval*. Québec, Les Presses de l'Université Laval et INRS, 2011, 194 p. (Coll. « Les régions du Québec... histoire en Bref », n° 17).



À ne pas confondre avec *Histoire de Laval* (2008), ouvrage plus substantiel corédigé trois ans plus tôt par Jacques Saint-Pierre, Jean-Charles Fortin, Normand Perron, et aussi paru aux Presses de l'Université Laval, ce plus petit livre (intitulé simplement *Laval*) publié sous la seule signature de l'historien Jacques Saint-Pierre présente la grande voisine de Montréal sous ses aspects historiques, géographiques, économiques, patrimoniaux et environnementaux. Aujourd'hui, cette grande ville qui porte le nom de Laval se confond avec l'île Jésus; or, elle est en réalité la résultante de plusieurs fusions municipales, consolidées en 1965, à partir d'une quinzaine de municipalités et de paroisses (p. 143). On comptait parmi ces anciennes villes entourant l'île Jésus les municipalités de Laval-Ouest, Auteuil, Pont-Viau, Saint-Vincent-de-Paul, Vimont, Laval-sur-le-Lac, Îles-Laval (p. 142), sans oublier Fabreville, Laval-des-Rapides, Sainte-Dorothée, Saint-François-de-Sales et Sainte-Rose (p. 143). Aujourd'hui, sa population actuelle de « près de 400 000 habitants » fait de Laval la troisième ville en importance au Québec (p. 7). En outre, si on débordait des limites de l'île Jésus pour y ajouter les régions des Laurentides et

de Lanaudière, sans pour autant inclure l'île de Montréal, la population totale de ce vaste secteur atteindrait alors 1,2 million de résidents (p. 153).

Ce livre clair destiné aux non-historiens comme aux universitaires se subdivise en cinq chapitres couvrant sa géomorphologie, l'époque seigneuriale, les débuts de l'urbanisation au milieu du XIX^e siècle, tandis que les deux derniers chapitres se concentrent sur le XX^e siècle. Fruit d'une recherche méticuleuse, le texte fournit beaucoup de données précises. Par exemple, on rappelle que l'autoroute 15, surnommée « autoroute des Laurentides », a été mise en chantier en 1957 et inaugurée en octobre 1959 par le premier ministre Paul Sauvé (p. 117). Mais au-delà de la simple description et des statistiques, on sent dans ce livre une véritable réflexion sur l'identité régionale de Laval, qui en l'espace d'un demi-siècle passa du statut de zone agricole à celui de pôle industriel, faisant mentir cette réputation de « ville-dortoir » ou de « ville de banlieue » qu'elle ne mérite pas. Ainsi, il n'y a pas en tant que telle d'université à Laval, mais l'ancien Institut de microbiologie et d'hygiène de Montréal s'y était établi en 1964 et porte depuis 1975 le nom d'Institut Armand-Frappier (p. 155). Si les finissants des cégeps ne peuvent pas y étudier, des équipes de chercheurs en biotechnologies y effectuent des travaux de pointe.

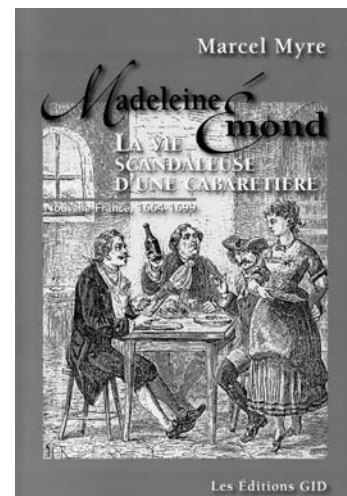
Les dernières pages de l'ouvrage comprennent de nombreuses pistes bibliographiques commentées (p. 183). On apprécie la documentation diversifiée provenant de plusieurs sources dont de nombreux livres rares publiés à compte d'auteur et d'innombrables monographies paroissiales parues au cours du siècle précédent (p. 183). La portion la plus intéressante de ce livre reste celle consacrée au XIX^e siècle, car Laval était alors le point de départ de la colonisation vers les Pays-d'en-Haut, à partir de 1850, à la suite de l'appel du célèbre curé Antoine Labelle, un « natif de Sainte-Rose-de-Lima » (p. 80). En somme, l'his-

toire de Laval est longue et reste relativement méconnue, même pour ses résidents, mais ce riche bilan de Jacques Saint-Pierre comblera bien des lacunes; d'ailleurs, la moitié de cette synthèse se concentre exclusivement sur la période d'avant 1900, ce qui est méritoire. Une fois de plus, l'excellente collection « Les régions du Québec... histoire en Bref » confirme la diversité et la spécificité des régions québécoises, et *Laval* ne fait pas figure de parent pauvre.

Yves Laberge



Marcel Myre. *Madeleine Émond, la vie scandaleuse d'une cabaretière*. Nouvelle-France, 1664-1699. Québec, Les éditions GID, 2011, 175 p.



Dans cet ouvrage, Marcel Myre nous revient une fois de plus avec une biographie fort intéressante, celle d'une cabaretière au temps de la Nouvelle-France. Passionné pour le quotidien des premiers habitants, il nous présente une jeune femme qui, au cours de son existence, a connu plusieurs hommes et a mis au monde quelques enfants hors mariage. Évidemment, cette pratique ne plaisait pas aux autorités religieuses et judiciaires de l'époque et Madeleine Émond a dû payer cher son mode de vie. Il nous raconte, avec un style littéraire bien particulier, la vie de cette cabare-

tière entre 1664 et 1699, en Nouvelle-France, et que l'on a qualifiée de scandaleuse. C'est à travers de nombreux éléments d'archives comme des témoignages et des rapports de procès que nous apprenons à connaître cette jeune femme. Les références, placées à la fin du livre, donnent à la lecture plus de légèreté même si les sujets traités sont parfois lourds et dépeignent une réalité que nous aimerions mieux ignorer.

Madeleine Émond n'a pas eu une vie de tout repos. D'abord servante chez un cabaretier de Québec puis mariée à Nicolas Dupuy, un homme dont elle était plus ou moins amoureuse et qui s'intéressait principalement aux voyages et au commerce des fourrures, elle a vite été laissée à elle-même. Devant travailler pour survivre et subvenir aux besoins de ses enfants, elle décide d'ouvrir son propre cabaret clandestin à Ville-Marie. Il va sans dire que les gens de l'époque ont eu tôt fait de la juger. Pour éviter l'humiliation, elle retournera finir ses jours à l'île d'Orléans et s'éteindra à l'âge de 35 ans seulement. En lisant ce livre, vous comprendrez sans doute mieux ce qui a poussé Madeleine Émond à faire cette vie. Et vous vous direz peut-être, vous aussi, qu'elle était simplement en avance sur son temps... Un ouvrage à lire absolument!

Johannie Cantin



Jacques Faucher, *Sur les chemins de ma mémoire. Un écho de la Basse-Ville d'Ottawa*. 2^e édition revue et augmentée. Ottawa, Éditions Baico, 2011, 311 p.

Ce livre de souvenirs fait revivre le quartier francophone d'Ottawa, situé à l'est du parlement et du Château Laurier, au nord de la rue Rideau et à l'ouest de Rideau Hall, le long de la rivière Outaouais. De nos jours, on y trouve entre autres l'immense basilique-cathédrale Notre-Dame et l'actuel Musée des beaux-arts du Canada. Une carte ancienne des rues d'Ottawa datant de



1940 et reproduite en couleurs situe les limites de ce secteur populaire et ouvrier (p. 28). L'auteur y a grandi au cours des années 1940, et il évoque des lieux et un mode de vie communautaire qui semblent révolus. Aujourd'hui, Jacques Faucher sursaute encore lorsqu'il entend des gens désigner cette partie « branchée » de la capitale comme étant le « quartier du marché By », car cette appellation relativement récente ne rend pas compte du caractère français de ce qu'on nomme encore « la Basse-Ville d'Ottawa », secteur qui ne doit en aucun cas être confondu avec l'arrondissement de l'Université d'Ottawa et du quartier historique de la Côte-de-Sable (p. 8).

Sur les chemins de ma mémoire est le premier livre à être exclusivement consacré à « la Basse-Ville d'Ottawa », qui abrita des institutions emblématiques comme la célèbre école Guigues, lieu où débütèrent l'opposition et la résistance des Franco-Ontariens voulant protester contre le Règlement 17 de 1912 (p. 104). Ce sinistre règlement interdisait l'enseignement en français dans les écoles de l'Ontario; il a été aboli en 1944. Jacques Faucher évoque brièvement cette période de revendications de la part de la minorité francophone voulant faire respecter son droit fondamental à l'enseignement dans sa langue maternelle. Tout au long de ces pages, les propos de Jacques Faucher témoignent de faits peu souvent racontés ou difficiles à cerner, par exemple sur la manière dont les cours d'histoire du Canada français

étaient enseignés durant les années 1940 (chap. 7). Ses observations sur le parler et l'accent dans son quartier natal au cours des années 1950 sont précieuses, par exemple à propos de la prononciation locale de certains noms de rues; il cite l'exemple de la rue Dalhousie, dont la prononciation à la française avait subtilement été imposée aux anglophones par les francophones de la Basse-Ville d'Ottawa (p. 35).

L'auteur rappelle que la population francophone de la Basse-Ville s'est progressivement dispersée dans différentes zones et nouveaux développements de la région autour des années 1960, brisant irrémédiablement la masse critique minimale qui permettait alors une vie presque normale dans notre langue (p. 222). Sur le plan urbain, ce quartier existe toujours, mais désormais sans son visage français d'autrefois, et selon Jacques Faucher, « il ne semble pas vraisemblable que de véritables arrondissements à majorité francophone puissent se reconstituer dans un avenir prévisible au sein du nouvel Ottawa régional » (p. 222).

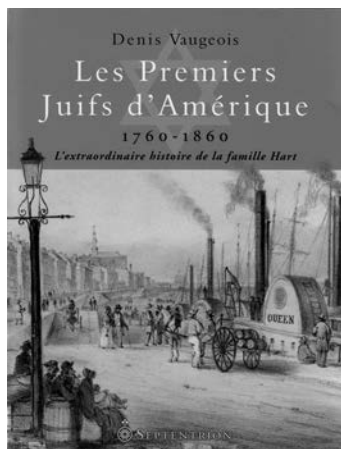
L'iconographie rassemblée dans ce livre est impressionnante et souvent inédite parce que l'auteur a puisé dans sa collection d'archives personnelles. Ainsi, on peut y voir une image aérienne de l'immense usine Eddy de l'ancien Hull ou encore cette photo saisissante de l'incendie du vieux pont Alexandra, en 1946 (p. 236-237). Une autre photo montre l'entrée du pont Alexandra où l'on pouvait encore apercevoir les rails du chemin de fer et du tramway menant vers Hull (p. 30). On y voit en outre plusieurs édifices anciens qui n'existent plus et des institutions de langue française qui ont changé de vocation comme l'ancienne école Duhamel, rue Cumberland (p. 108). Plus qu'un simple témoignage, cet *écho de la Basse-Ville d'Ottawa* de Jacques Faucher rend enfin justice à cette population, aux lieux de mémoire et aux témoins de cette présence française à Ottawa, dont l'histoire est sous-estimée ou trop peu signalée (p. 106). C'est un

livre important, clair et bien écrit, que les bibliothèques publiques et scolaires devraient déjà posséder. Difficile à trouver en librairie hors de la région d'Ottawa/Gatineau, on pourra se le procurer sur le site Internet de l'éditeur.

Yves Laberge



Denis Vaugeois. *Les premiers Juifs d'Amérique 1760-1860, l'extraordinaire histoire de la famille Hart*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2011, 378 p.



La réputation de Denis Vaugeois n'est plus à faire tant dans le domaine de l'histoire que dans celui de l'édition. Il nous démontre encore une fois, avec cet ouvrage, que son talent pour l'écriture et sa passion pour l'histoire font de lui un auteur extraordinaire.

Depuis longtemps, il s'intéresse à l'histoire des premiers Juifs en Amérique. Avec un style anecdotique et une écriture personnelle, l'auteur nous fait découvrir les secrets de cette famille mal connue et qui a fait sa marque dans l'histoire du Québec.

On se retrouve au cœur même des fonds d'archives qui ont servi à l'élaboration de l'œuvre tant les documents visuels sont riches et bien présentés. Au fil des pages, l'histoire de cette famille remarquable nous est révélée et on découvre aussi les multiples difficultés liées au travail d'historien. Et c'est justement ce

dernier élément qui rend l'œuvre encore plus intéressante à mon sens.

Pensons aux textes en langues étrangères, aux documents que le temps n'a pas épargnés et dont la qualité a été altérée, aux centres d'archives qu'il faut repérer et où il faut ensuite se rendre, aux autorisations à obtenir, aux contraintes de la publication...

Malgré tout, Denis Vaugeois nous fait découvrir une histoire passionnante, truffée de détails et d'informations, qui regorge de faits cocasses, d'éléments surprenants, de drôleries qu'on croirait tout droit sorties de son imagination et qui sont pourtant des faits incontestables.

Que ce soit sur le plan politique, économique ou social, les membres de la famille Hart ont su laisser leur marque dans l'histoire par leur influence, leurs mœurs, leurs idées ou leurs projets. Bien qu'au début, le sujet ne m'interpellaient pas beaucoup, je l'admets, c'est avec le sourire aux lèvres que j'ai découvert la fascinante histoire de la famille Hart.

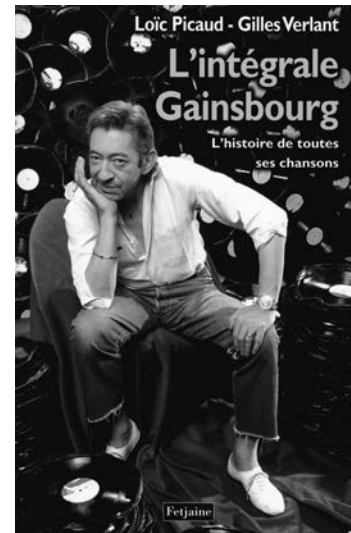
Je connaissais l'historien de nom, j'ai connu l'homme en travaillant en collaboration avec lui il y a quelques années et avec cet ouvrage, je découvre aujourd'hui... le passionné.

Johannie Cantin



Gilles Verlant et Loïc Picaud. *L'intégrale Gainsbourg. L'histoire de toutes ses chansons*. Paris, Fetjaine, 2011, 609 p.

En tant qu'auteur-compositeur, Serge Gainsbourg (1928-1991) était capable du meilleur comme du pire. Retenons donc le meilleur. Ce nouveau livre consacré à ses chansons ne reproduit pas ses textes, mais situe plutôt le contexte et les influences ayant inspiré ses compositions, des premières jusqu'aux toutes dernières. La créativité de Gainsbourg culminait durant les années 1960 avec des textes raffinés comme « La Java-naise », « La chanson de Prévert », « Les goémons », « *Comic Strip* », « *Initials B.B.* »,



et beaucoup de succès pour des chanteuses telles que Juliette Gréco, France Gall, Petula Clark. Plus tard, il écrira pour des actrices : Anna Karina, Brigitte Bardot, Jane Birkin, Isabelle Adjani, Catherine Deneuve et plusieurs autres. Combinant habilement poésie, prosodie, césures inattendues et sonorités sophistiquées, le style inimitable de Gainsbourg consistait à souder parfaitement des mots à la mélodie, par exemple dans « Elaeudanla tētēia » et « Sous le soleil exactement ». Ainsi, pour « Comment te dire adieu », adaptée en français pour Françoise Hardy, Gainsbourg aurait ajouté des paroles françaises avec des rimes en « ex » sur une mélodie anglaise : « *It Hurts to Say Goodbye* ».

En plus des commentaires pour chaque titre, on trouve également la liste de tous les interprètes ayant repris chacune des chansons de Gainsbourg; ainsi, on mentionne quelques interprétations québécoises comme « Poupée de cire, poupée de son » adaptée en 1983 par Nathalie Simard dans une version abrégée du dernier vers (p. 155), mais aussi de « La chanson de Prévert » reprise par Stéphane Lucas et Marie Carmen (p. 64), et d'« Hélicoptère » refaite par Stéphane Lucas et Geneviève Borne en 2009 (p. 268).

Le point fort de ce livre est d'identifier les « emprunts » musicaux, discrets ou flagrants, avoués ou non, effectués par le prolifique Gainsbourg à d'innom-

brables mélodies, depuis Chopin et Brahms jusqu'à la chanteuse sud-africaine Miriam Makeba et surtout au percussionniste africain Babatunde Olatunji, dont les rythmes passionnés (sur son 33 tours *Drums of Passion*) avaient inspiré trois pièces du très beau disque *Gainsbourg percussions*, en 1964. Mais cet univers des plagiats « gainsbourgeois » reste encore à être exploré : ainsi, à propos de la chanson « Tatoué Jérémie », pourtant signée Serge Gainsbourg, le commentaire de Gilles Verlant et Loïc Picaud ne signale pas qu'il s'agissait en fait de la copie inavouée de « *The Jack-Ass Song* », tirée du disque *Calypso* (1956) d'Harry Belafonte. En somme, cette immense *Intégrale Gainsbourg* n'est pas une initiation à l'œuvre de Gainsbourg (il faudrait plutôt commencer par écouter ses premiers disques), mais ses nombreux admirateurs y trouveront ici une référence utile et rigoureuse.

Yves Laberge



Eugénie Brouillet et Louis Massicotte (dir.). *Comment changer une constitution? Les nouveaux processus constitutants*. Québec, PUL, 2011, X-152 p.

Le présent ouvrage rassemble huit contributions : Eugénie Brouillet, Javier Corrales, John Dinan, Louis Massicotte, Bertrand Mathieu, Jonathan Rose et Karol Edward Soltan. C'est l'introduction d'Eugénie Brouillet et de Louis Massicotte qui ouvre cet essai de droit constitutionnel destiné aux spécialistes. Cette publication fait suite à un colloque international intitulé « Changer la donne politique. Nouveaux processus constitutants ».

Les deux auteurs, directeurs scientifiques de l'ouvrage collectif, résument comme il se doit chacune des contributions. Parmi celles-ci, John Dinan s'intéresse aux législations infranationales par une revue des tendances et des évolutions dominantes qui marquent les processus de modification de leurs constitutions. Jonathan



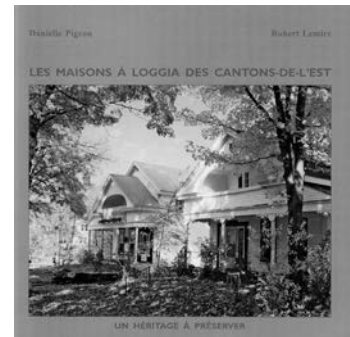
Rose, professeur à l'Université Queen, s'interroge quant à lui sur le concept d'assemblée citoyenne et sur la capacité des citoyens à participer « activement à la préparation d'un projet de réforme politique et juridique ». Il relate notamment des tentatives d'assemblées citoyennes en Colombie-Britannique, en Ontario et aux Pays-Bas. Bertrand Mathieu, pour sa part, s'intéresse à la révision constitutionnelle de 2008, en France, et aux travaux du Comité de réflexion et de proposition sur la modernisation et le rééquilibrage des institutions qui ont été réalisés au cours de cette réforme. Le chapitre 5, signé par Javier Corrales, est intitulé « Une explication des degrés de présidentialisme dans les constitutions récentes en Amérique Latine, 1987-2008 ». L'auteur y mentionne notamment que durant les négociations constitutionnelles, le gouvernement réclame souvent plus de pouvoir. Toutefois, depuis les années 1980, en Amérique latine, cette réclamation s'est accentuée en raison de la crise économique. La dernière contribution, celle de Louis Massicotte, s'intéresse à la Conférence nationale du Mali, en 1991, qui décrit une expérience professionnelle de l'intéressé. En effet, Massicotte s'y est rendu à la demande des gouvernements américain et canadien. Cette conférence, souligne l'auteur, n'est pas aussi marquante que celle du Bénin puisqu'elle ne « donne pas lieu à un changement de pouvoir. » (p. 151).

Si les contributions sont à portée universelle, on remarquera néanmoins peu de commentaires portant sur la constitution canadienne. Les dispositions en vigueur dans certains continents comme l'Asie ou l'Australie auraient pu être explorées afin de proposer un état de la question dans le monde entier.

Jean-Nicolas De Surmont



Danielle Pigeon et Robert Lemire. *Les maisons à loggia des Cantons-de-l'Est : un héritage à préserver*. Verchères, Danielle Pigeon et Robert Lemire, 2010, 91 p.



Ce livre généreusement illustré, publié à compte d'auteur, décrit une particularité méconnue : les luxueuses maisons à loggia de l'Estrie. Ce style architectural influencé par le néoclassicisme vient directement du Vermont et a été apporté au Québec par des loyalistes, au début du XIX^e siècle. Autrefois, le mot « loggia » désignait « une galerie ouverte à colonnes » dans les palais italiens; par la suite, la loggia correspondait à « une pièce à l'étage, ouverte sur l'extérieur » (p. 6). On peut définir la maison à loggia comme étant caractérisée par un balcon couvert, mais ouvert et arrondi, situé au-dessus de la galerie du rez-de-chaussée (p. 6). Il existerait moins d'une centaine d'exemples de ces maisons au Québec, qui ne se trouvent qu'au sud des Cantons-de-l'Est, dans la région frontalière qui borde le Vermont (p. 7). Les auteurs ont parcouru cette région durant des

années et partagent leurs images, qui incluent leurs propres clichés, mais aussi des photographies anciennes de maisons disparues, à Danville et ailleurs (p. 70-71). À lui seul, cet aspect rend ce livre indispensable pour les bibliothèques. On peut aussi y voir l'ancien Hôtel Brooks de Stanstead, construit en 1824 et incendié en 1978 (p. 87). D'autres exemples plus récents de maisons à loggia datent de 1980, dans la région de Cookshire-Eaton (p. 57). Les images sont abondantes, mais trop petites : on souhaiterait une réédition de ce livre avec cette fois des photographies occupant une pleine page.

Avec cette monographie sur les styles et les variantes de la maison à loggia, les auteurs savent nous convaincre de la nécessité de découvrir, mais aussi de préserver le patrimoine bâti et architectural de cette région. Introuvable en librairie, on pourra commander ce livre directement auprès de M^{me} Danielle Pigeon, 975, route Marie-Victorin, Verchères, Québec, J0L 2R0, au coût de 24 \$.

Yves Laberge



Anne-Marie Sicotte. *Le pays insoumis, les chevaliers de la croix*, Québec, VLB éditeur, 2011, 592 p.

L'auteur à succès Anne-Marie Sicotte, qui nous a offert il y a quelques années la grande série en trois tomes *Les accoucheuses*, nous revient cette fois avec une autre fresque historique tout aussi grandiose, celle des patriotes de la première moitié du XIX^e siècle.

Le premier tome de *Pays insoumis, les chevaliers de la croix*, fait directement référence à la méthode de signature des habitants du Bas-Canada de l'époque surnommés ainsi à cause du « X » qu'ils apposaient près de leur nom sur un document. Cette première partie, que l'on peut déjà qualifier de grande saga historique, nous prépare aux événements



qui suivront quelques années plus tard. L'histoire se passe dans le bourg de Saint-Denis près de la rivière Chambly. On y fait la connaissance de Vitaline Dudevoir, qui voudrait exercer le même métier que son père, maître potier, et de Gilbert, son frère, qui souhaite devenir un homme de lettres. Un de ces hommes qui tente de changer le monde avec ses écrits.

Le lecteur est donc invité à suivre ces deux attachants personnages dans leur milieu de vie respectif. C'est ainsi qu'on apprend à mieux les connaître et à comprendre de quelle manière ils ont vécu les tensions entre le peuple et les hautes sphères politiques. Elle, à travers son quotidien dans le bourg de Saint-Denis, et lui, en poursuivant sa formation académique au collège.

La révolte gronde contre les abus des Anglais et la menace d'un possible exil pèse plus que jamais sur la population. Les habitants du bourg sont frustrés par l'intimidation et le chantage dont ils sont victimes, mais la peur de s'opposer aux autorités en place les force à subir ces injustices en silence.

Le style littéraire utilisé par l'auteur est très coloré. C'est surtout à travers les dialogues que le lecteur pourra mesurer l'important fossé qui sépare les classes sociales. Le langage est certes bien différent entre les habitants du Haut et du Bas-Canada, mais il l'est également entre les hommes de lettres et les habitants de Saint-Denis.

Bien que cet ouvrage s'adresse à un vaste public, il rejoindra davantage les passionnés de l'histoire du mouvement patriote au Québec. Même s'il s'agit d'un roman, ce livre est une véritable mine d'informations historiques racontées à travers le quotidien de deux jeunes habitants épris de liberté.

L'auteur termine en nous donnant quelques détails sur ce qui attend les lecteurs dans le second tome. Déjà, il nous tarde de connaître la suite et de voir comment Vitaline et Gilbert feront face aux conflits et aux tensions qu'ils vivront. Iront-ils au bout de leurs rêves ou se contenteront-ils de se plier aux exigences de la société?

Johannie Cantin



Denis Monière (dir.). *Maurice Duplessis vous parle*. Québec, Société du patrimoine politique du Québec, 2009, 238 p.

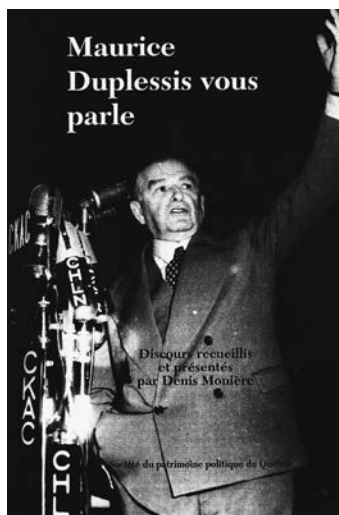
Xavier Gélinas et Lucia Ferretti (dir.). *Duplessis, son milieu, son époque*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2010, 513 p.

Alain Lavigne. *Duplessis, pièce manquante d'une légende. L'invention du marketing politique*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2012, 194 p.

Presque tout a été dit sur Maurice Duplessis et son époque. Cependant, au lieu de véhiculer une vision manichéenne et simpliste entre la Grande Noirceur et la période de renouveau qui a immédiatement suivi, au tournant de 1960 (la Révolution tranquille), les historiens du XXI^e siècle se doivent d'examiner d'une manière plus large et nuancée le duplessisme, son idéologie et la société québécoise des années 1930, 1940, et 1950. Les trois ouvrages recensés ci-dessous témoignent de l'intérêt actuel et de la diversité des approches pour mieux appréhender cette époque. Politicien redouté et puissant, Duplessis avait beaucoup d'adversaires et de

détracteurs, même après sa disparition, et il aura été facile à ses opposants libéraux (tant au provincial qu'au fédéral) de noircir davantage cette époque de l'après-guerre qui contenait pourtant le ferment de la Révolution tranquille qui allait éclore dès le début des années 1960. D'ailleurs, ce renouveau était déjà palpable dans le slogan « désormais » de l'administration unioniste de l'éphémère premier ministre Paul Sauvé, entre septembre 1959 et janvier 1960.

Afin de mieux comprendre cette période du « règne » de Maurice Duplessis, l'historien n'ayant pas connu directement ce contexte dispose de plusieurs sources dont des documents écrits et des enregistrements de déclarations publiques. Le livre méconnu de Denis Monière intitulé *Maurice Duplessis vous parle* contient des dizaines de discours publics et des transcriptions de causeries prononcées par le premier ministre Maurice Duplessis entre 1929 et 1959. Plus de la moitié des textes reproduits ici sont des transcriptions d'interventions faites à l'Assemblée législative du Québec.



Les textes réunis dans *Maurice Duplessis vous parle* sont subdivisés en cinq sections non chronologiques, séparant les discours parlementaires, constitutionnels, électoraux de ceux de circonstance. La section centrale regroupant des discours constitutionnels est probablement la plus intéressante pour les historiens

et les politicologues, car elle rappelle non seulement que le Québec redoutait déjà tout changement constitutionnel qui serait opéré sans avertissement par le parlement fédéral, mais que ce débat remonte aux années 1940 et même auparavant. Parmi une multitude d'exemples sur les relations fédérales-provinciales, on trouve cette lettre ouverte datée de 1949 de Maurice Duplessis au premier ministre fédéral Louis St-Laurent dans laquelle le chef unioniste réitère « que le gouvernement actuel de Québec est en faveur de l'autonomie du Canada, mais qu'il tient aussi fermement au respect de l'autonomie des provinces, à celle de Québec en particulier » (p. 76).

Plusieurs pages de *Maurice Duplessis vous parle* donnent une vision désenchantée du statut du Québec dans la confédération canadienne au milieu du XX^e siècle. Ainsi, faisant référence à l'union du Bas-Canada et du Haut-Canada ayant précédé la Confédération de 1867, Duplessis déclara en 1957 : « De toute évidence, si l'union de l'Ontario et du Québec n'a pas été un succès, l'union législative des dix provinces sous un seul gouvernement ne peut être que plus malheureuse » (p. 97). En somme, *Maurice Duplessis vous parle* est un document essentiel pour comprendre l'époque duplessiste et pour appréhender directement ce contexte en évitant un regard rétrospectif, subjectif ou déformé. Le travail de transcription des discours et des enregistrements radiophoniques opéré par Gaston Bernier est précieux et méticuleux; le résultat sera utile à plusieurs générations de chercheurs. Même les bibliothèques publiques et scolaires devraient posséder ce livre qui constitue une référence de première main sur l'histoire du Québec. Dans les actes du colloque *Duplessis, son milieu, son époque*, plusieurs historiens, chercheurs et témoins tracent un portrait de l'homme politique, de son entourage et de sa postérité. Dans un ensemble diversifié et inévitablement inégal, Xavier Gélinas signe l'excellent chapitre d'ouverture et présente un bilan concis, mais très instructif de quatre grandes



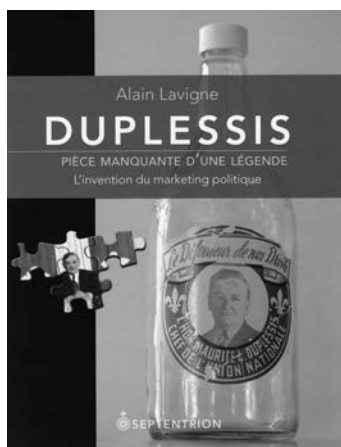
périodes successives de l'historiographie autour de l'ancien premier ministre : d'abord l'anti-duplessisme des années 1960, puis la réhabilitation partielle (« la légende rose ») des années 1970, suivie de la période de révisionnisme relatif, et enfin du courant nommé « para-duplessisme » voulant étudier le contexte sociopolitique québécois d'une manière plus large, en s'éloignant du personnage central qu'était Duplessis (p. 26).

Plus loin, le chapitre de Denis Monière et de Dominique Labbé sur « Maurice Duplessis orateur » prolonge l'analyse du discours et du vocabulaire du chef unioniste déjà contenue dans le recueil de discours déjà commenté ci-haut. Parmi les chapitres qui alimentent la thèse de la Grande Noirceur, les remarques pertinentes de l'historien Yves Lever à propos de la censure cinématographique sous le gouvernement Duplessis présentent plusieurs cas de films, mais aussi de magazines coupés ou interdits au Québec pour des motifs de moralité publique, entre 1944 et 1959 (p. 227).

Regroupés en fin de volume, les brefs commentaires de quelques contemporains de Duplessis, devenus ministres dans différents partis politiques, sont d'une grande justesse et plus nuancés, sans pour autant souhaiter une réhabilitation complète de ce régime. Pour le professeur Louis O'Neill, longtemps opposé à l'Union nationale, « il y avait, au temps de Maurice Duplessis, ceux qui

avaient accédé à la modernité et ceux qui y aspiraient pour eux et pour d'autres mais avaient le sentiment qu'on leur bloquait la route » (p. 459). Pour l'ancien ministre Jean-Noël Tremblay, pourtant proche des libéraux, les commentateurs ont été injustes envers le chef unioniste : « on a qualifié son temps du mot odieux de Grande Noirceur » (p. 462), et « pour mieux le discréditer, on en a fait le bouc émissaire de la société québécoise en le chargeant de tous les défauts et de tous les péchés d'un peuple » (p. 462).

À ces souvenirs partagés devrait s'ajouter la magnifique préface de l'historien Denis Vaugeois (p. 9-14). Avec justesse et mesure, mettant les événements en ordre et en perspective, l'éditeur de Septentrion compare avantageusement l'époque de la Grande Noirceur avec les années précédant sa propre entrée en politique active : « je n'ai pas eu plus de griefs contre Duplessis que j'en ai eu contre Pierre Elliott Trudeau » (p. 13), ajoutant que « Duplessis pratiquait la chasse au communisme alors que Trudeau la faisait au séparatisme – et avec pas mal plus de dommages », citant la Loi des mesures de guerre de 1970 comme étant beaucoup plus lourde de conséquences que la fameuse « loi du cadenas » de Duplessis (p. 13).



D'un intérêt moindre que les ouvrages précédents, les Éditions du Septentrion ont aussi fait paraître un petit catalogue d'images hagiographiques et publicitaires de l'époque duplessiste, *Duplessis*,

pièce manquante d'une légende : l'invention du marketing politique, où la riche iconographie réunie surpasse le commentaire historique.

Yves Laberge



Serge Bouchard. *C'était au temps des mammoths laineux*. Montréal, Boréal, 2012, 226 p. (Coll. « Papiers collés »)

Homme de bitume et de lenteur, qui peut discourir aussi bien sur l'histoire et toujours absurdement actuelle Loi sur les Indiens que sur le sort ignoré des trois sapins de la General Motors de Sainte-Thérèse, l'anthropologue patenté nous livre dans son plus récent ouvrage un dense condensé de ses réflexions et de son parcours. Serge Bouchard aime fréquenter l'oubli dans le nomadisme de l'esprit. Affectionnant le style de l'essai bref, il s'attarde autant à l'anecdotique nostalgique qu'au commentaire politique sur des dimensions oubliées de notre «histoire-fardoche». Parues à gauche et à droite entre 2004 et 2011, un grand nombre provenant de la collaboration de l'auteur avec la revue *L'inconvénient*, ces 25 chroniques d'humeur, sont celles d'un grand-papa qui a connu l'époque où il n'y avait pas de télévision, qui se rappelle celle où l'ordinateur n'était pas dans nos vies, un temps qui semble si lointain, voire impossible pour certains.

Il se remémore sa soif de connaissances inutiles sur les autobus qui sillonnent Pointe-aux-Trembles durant son adolescence. Il témoigne d'une manière authentique et belle du digne combat de sa femme contre le cancer, là où mettre de la vie dans la mort prend tout son sens. Il lève le voile sur les événements d'Octobre 1970 à Mingan, si loin de Montréal et où pourtant tout un sort se joue. Il écorche au passage le héros fabriqué à grands coups d'omissions, Christophe Colomb, ce « marin médiocre, grand mythomane, grand parleur, menteur, peut-être le plus perdu des



hommes de son temps, égaré dans sa tête, écarté dans ses voyages » (p. 132). Il est également drôlement non prophétique dans un texte écrit en janvier 2001 portant sur l'année à venir, 2001 qui n'a pas l'avantage du chiffre rond qui frappe l'imaginaire, année sans catastrophe annoncée, année anonyme. Bien sûr, c'était avant les attentats du 11 septembre qui ont donné à l'année 2001 sa notoriété. Il se raconte dans des souvenirs qu'il garde en cas de rien, au cas où, mais qui confèrent une valeur à l'existence, aux kilomètres qui le séparent de Chibougamau, à la mémoire des chemins parcourus.

Amoureux d'une esthétique des temps anciens, lui qui réfléchit sur nos identités conifériennes dans l'odeur de diesel, le chroniqueur nous touche autant qu'il nous fait réfléchir. Il faut noter au passage le très bel épilogue. Pour qui a eu le privilège de connaître l'anthropologue Bernard Arcand, l'hommage qu'en fait Serge Bouchard vaut la lecture ou la relecture, un acte souvenir qui nous rappelle l'homme qu'il était. À l'image d'un Jacques Poulin qu'il est reconfortant d'avoir entre les mains, tenir un Serge Bouchard est un moment que l'on veut sans fin. Il fait partie de ces livres que l'on commence rapidement, avidement, pour ensuite réduire le rythme pour ne pas le finir.

Pascal Huot